

Le chercheur

« Les Juifs n'avaient pas de mots pour dire ce qu'ils avaient vécu »

ENTRETIEN

P.M.A

Johan Puttemans est chercheur et coordinateur pédagogique à la Fondation Auschwitz.

En 1945, le sort réservé aux Juifs par les nazis n'émeut pas grand monde, en Belgique comme souvent ailleurs. Pourquoi ?

Cette réaction a été observée lorsque des Juifs revenus des camps d'extermination ont cherché à raconter leur histoire. Le premier problème qu'ils ont rencontré fut de trouver des mots assez puissants pour relater ce qu'ils avaient vécu. C'était vrai pour ceux qui avaient la nationalité belge (5 % des déportations) comme pour ceux qui étaient arrivés de l'étranger avant la guerre en tentant de fuir le nazisme en Allemagne et en Pologne. Ils étaient alors en Belgique avec l'espoir de passer au Royaume-Uni et aux États-Unis. Certains avaient rejoint leur famille et leurs amis, notamment à Liège. Ils parlaient parfois le français. La langue n'était donc pas le problème principal. Pour parler de manière philosophique, on peut dire qu'ils n'avaient pas de mots assez forts pour exprimer ce qu'ils avaient vécu. Et, d'autre part, la population belge ne voulait pas entendre parler de cela. Elle était plutôt dans l'esprit « nous aussi on a souffert, nous aussi on a connu la guerre ».

Comment la perception du génocide a-t-elle évolué ?

Le sort des Juifs va davantage être mieux connu à la faveur du procès Eichmann, mais aussi lorsque va paraître en 1961 l'ouvrage de Raul Hilberg, *La destruction des juifs d'Europe*. Ce livre va permettre au monde intellectuel de comprendre la réalité du génocide. Hilberg se fonde sur une documentation qui établit ce que furent les lois contre les Juifs. Son travail apporte une compréhension de la montée du nazisme et de la traque raciale qui a décimé la population juive en Europe. Surtout, le chapitre 9 adapte la terminologie jusque-là en vigueur. Hilberg ne parle plus de « camps », mais de « centres de mise à mort ». Ces mots apportent une explication claire et nette au processus d'extermination des Juifs.

Et dans la population belge ?

La prise de conscience arrivera dans les années 70, paradoxalement grâce au négationnisme. Nos parents n'ont jamais eu un cours sur le génocide à l'école. Mais le négationnisme, notamment avec Robert Faurisson, va changer la donne. Hollywood entre alors en scène. La série *Holocauste* de Marvin Chomsky est diffusée en 1978. Elle sera suivie par le *Shoah* de Claude Lanzmann en 1985 et par *La liste de Schindler* de Steven Spielberg en 1993. Ces films vont aider à vulgariser un dossier complexe. Le problème est qu'une série comme *Holocauste* contient pas mal d'erreurs historiques qui apportent de la farine au moulin des négationnistes. Ceux-là adoptent un point de vue eschatologique, prenant tout ce qui peut servir leurs prétentions à démontrer que le génocide juif n'a pas eu lieu.

Aujourd'hui, reste-t-il des zones d'ombre qui gênent la compréhension de la Shoah ?

J'interviens dans les écoles partout dans le pays et il m'est arrivé de tomber sur des adolescents qui n'ont jamais entendu parler de la Shoah ou de Hitler. Ils venaient de pays hors UE. Mais la plupart des élèves ont conscience de ce qui s'est passé. Du reste, des zones d'ombre subsistent. Ce sont elles qui ont notamment justifié que soient précisés le rôle et les responsabilités de la SNCB dans la déportation des Juifs. Il faut parfois retourner en arrière, aux archives, pour préciser les choses. Mais les preuves sont là. Elles peuvent être réinterprétées à titre scientifique, mais les évidences sont là.

LES RESCAPÉS

Une vie après le génocide

Pauline avait 11 ans en 1945. Enfant juive cachée, elle a vécu le retour des rescapés d'Auschwitz à Bruxelles. Sa relation des années d'après-guerre croise l'éveil progressif des consciences face à la Shoah.

TÉMOIGNAGE

PASCAL MARTIN

Au début, on ne savait pas. Et puis, quand on a su, on a eu du mal à y croire...

Pauline retrouve Bruxelles durant l'automne 1944. Elle peut à nouveau porter son vrai nom – Blumenfeld – sans craindre une de ces rafles qu'organisait il y a quelques mois encore la Gestapo à proximité de la gare du Midi. Les deux années précédentes, elle les a passées sans ses parents à Bois d'Acre, non loin de Ruisbroek, sous une fausse identité. Elle a fréquenté l'école primaire et le catéchisme, comme une parfaite petite catholique. Elle a servi des *drupelkes* (« petites gouttes ») dans l'estaminet qui l'a accueillie. Pauline est une enfant juive cachée. Elle a 11 ans.

En septembre 1944 donc, les parents Blumenfeld et leur fille sortent de la clandestinité. Pas de temps à perdre : il faut se loger, travailler, manger. « Nous étions surtout contents d'avoir survécu. Ma famille, qui ne comportait que trois membres, mes parents et moi, était intacte », se souvient Pauline. « Tout le monde n'avait eu pas cette chance. »

Le sentiment d'avoir échappé à un danger mortel est là, malgré tout. Mais encore ? « Au début, on ne savait pas. Et puis, quand on a su, on a eu du mal à y croire... » Croire que la machine de mort nazie avait tué 6 millions de Juifs...

« Une première prise de conscience est apparue quand les Polonais, juifs ou non, ont commencé à revenir. Beaucoup de Juifs avaient tenté de rentrer chez eux en Pologne, au sortir d'Auschwitz et des autres camps enfin libérés, mais ils s'étaient retrouvés face à ceux qui occupaient désormais leurs maisons. Il y a eu des pogroms. Des morts. Certains ont fui et sont venus ici. »

Ces rescapés commencent à témoigner de ce qu'ils ont vécu dans les camps, mais ils n'attirent guère la compassion. « On voulait les aider, bien sûr. Avec de l'argent ou de la nourriture.

C'était un devoir. Mais tout le monde avait ses propres soucis. Les gens faisaient ce qu'ils pouvaient... Et pour le reste, on n'en parlait pas... »

Les mois qui suivent se débattent entre espoir et détresse. Les Juifs de Bruxelles attendent le retour de leurs proches, jetés quelques mois ou quelques années plus tôt dans un train partant de Malines pour une destination inconnue. « C'était une attente douloureuse. Je me souviens de parents dont les enfants, souvent jeunes, avaient répondu volontairement aux convocations des Allemands pour soi-disant partir travailler en Allemagne. Ils vivaient dans une misère morale indicible, rongés par la culpabilité. Ils se reprochaient de ne pas avoir retenu leurs enfants. Nous avions des voisins qui avaient une fille unique. Elle avait décidé de répondre à la convocation des Allemands pour ne pas mettre ses parents en danger. Vous imaginez leur douleur... »

Souffrance et méfiance

Cette souffrance se mêle au sentiment de méfiance qu'inspirent les déportés rescapés à de nombreux Juifs bruxellois. « Certains se demandaient : "Pourquoi celui-là a-t-il survécu et pas ma famille ? Et qu'a dû faire celui-ci pour survivre ?" Les gens étaient dans une telle souffrance... »

Pauline reprend l'école. « A Jacquemais », se souvient-elle, « la moitié des bancs étaient vides. » Des enfants n'avaient pas échappé aux rafles. Et pourtant, l'antisémitisme n'avait pas disparu : « Après tout ce que nous avions traversé, il était toujours là. Un jour, dans la classe, quelqu'un a dessiné une de ces caricatures ignobles et typiques de la propagande antisémite nazie. Cela m'a révoltée. Avec une amie, nous sommes allées voir la directrice. Elle a réuni tout le lycée et a fait un discours moralisateur très fort dans lequel elle a parlé du génocide avec sérieux et sensibilité. »

« Nous étions en 1947 ou 1948, mais ce n'était pas fini. On espérait naïvement qu'après ce que nous avions vécu, il y aurait une sorte de prise de conscience universelle. Mais ce n'était pas le cas. »

Pauline grandit. A 16 ou 17 ans, elle lit le *Drapeau rouge*. « C'est ainsi que j'ai pris conscience de ce qui s'était passé quelques années plus tôt, dans les camps, plus à l'est. » Bientôt, elle étudie le journalisme et la communication à l'ULB.

Pauline se marie. Avec Abraham, elle crée une société qui vend du matériel optique. « Je vais vous raconter une anecdote. Mon mari s'appelait Abraham mais, dans les années 1950, cela lui portait préjudice. Nous avons décidé de le prénommer Albert pour éviter les re-

marques désagréables. Cela facilitait la vie. C'était une décision prise dans le ressenti, mais cela reflétait une réalité sociale. »

Bien plus tard, certains s'étonneront de découvrir sur sa nécrologie qu'Albert s'appelait en réalité Abraham.

« Le yiddish, c'était la langue des victimes »

Pauline et « Albert » voyagent en Israël dont ils soutiennent à 100 % le projet. « Sans le génocide, je crois qu'Israël n'existerait pas... », souffle-t-elle. Et là, coup de froid : « En arrivant, nous avons été surpris de voir comment les Israéliens de souche nous regardaient. Ils nous méprisaient presque, nous, les survivants. Ils nous reprochaient de ne pas nous être révoltés, de nous être laissés emporter comme des moutons à l'abattoir. C'était très dur à entendre, surtout après ce que nous avions vécu. Le yiddish était mal vu. C'était la langue des victimes... »

Mais en 1967, la Guerre des Six Jours nivelle les préjugés. « Les communautés juives de la diaspora se sont mobilisées comme jamais pour soutenir Israël. Les Israéliens ont alors commencé à nous voir différemment, à reconnaître notre importance. Le yiddish est aujourd'hui enseigné à l'université... »

Entretiens, en 1962, Adolf Eichmann, le logisticien de la Solution finale, a été pendu dans la prison de Ramla, près de Tel-Aviv. « Eichmann ne nous a rien révélé. Nous savions déjà que beaucoup de tortionnaires s'étaient échappés grâce à des filières comme celle du Vatican. Mais voir Eichmann jugé, c'était symbolique. »

Aujourd'hui, l'antisémitisme n'a pas disparu en Belgique. Les derniers chiffres sont là pour le rappeler. Il va et vient, avec les ressacs de l'actualité internationale. Pauline dit pourtant avoir eu « une bonne vie », ne s'être jamais sentie menacée. Avoir survécu à la Shoah avec ses parents l'a placée sous une « bonne étoile ». Elle a collaboré un temps avec le Centre communautaire laïc juif (CCLC). Elle a fréquenté et créé des loges maçonniques. Échanger des idées, elle aime ça.

La transmission de la mémoire la tarde malgré tout. « Le génocide, c'est indéfectible. C'est gravé dans notre tête et dans notre cœur. Les gens de mon âge – elle a 91 ans – et même un peu plus jeunes, portent cela en eux. Mais les jeunes, eux, semblent moins concernés. Ils savent que cela a eu lieu, mais ce n'est plus un sujet qui les touche profondément... »

Pauline a raconté son itinéraire personnel dans un livre écrit par France Lemaître et publié à compte d'auteur via Amazon. *Le meilleur est à venir ou la vie de Pauline*. 150 pp. 9,38 euros



« En 1947 ou 1948, on espérait naïvement qu'après ce que nous avions vécu, il y aurait une sorte de prise de conscience universelle. Mais ce n'était pas le cas. » © PIERRE-VES THIENPONT.